

La comédie est finie ?

Nous aborderons le chant 24 sous la forme d'un dialogue (?) avec un philologue qui a rédigé un ouvrage touffu, dans lequel il tentait d'émonder le chant des nombreuses pousses sauvages qui lui paraissaient embrouiller la beauté de la langue homérique. Il va sans dire qu'à ses yeux, ce chant est étranger au reste de l'*Odyssée*. Je n'en discuterai pas le prologue dans les enfers (24, 1-204), qui a sans doute à voir avec la matière légendaire de l'*Illiade*, mais rien avec la rencontre entre un père et son fils revenu après vingt ans d'absence. Car, dans ce chant, ce qui peut nous intéresser c'est la présence d'une scène de reconnaissance ; elle complète plus particulièrement la scène de reconnaissance entre Ulysse et son épouse.

Je commencerai donc l'étude du chant par une discussion philologique, dont la matière m'a été fournie.

Vers 218

ἤέ κεν ἀγνοίησι πολὺν χρόνον ἀμφὶς ἔοντα

« De mon côté, je soumettrai notre père à une épreuve : peut-être me reconnaîtra-t-il et s'expliquera-t-il (qui je suis) en me regardant. *Ou bien se pourrait-il qu'il ne me reconnaisse pas moi qui fus si longtemps séparé (de lui) ?* »

La forme ἀγνοίησι est un optatif (à valeur potentiel) de formation attique et à désinence éolienne (M. Wyatt tranche en juge souverain de tout ; il le fait, le plus souvent, au nom de « règles » qui sont les siennes et non celles de la langue. On me répondra que je fais de même ? Non, je me contente de lire et d'interpréter ce que je lis, pas ce que j'estime que je *devrais lire si ce que je lis était du bon Homère selon ce que la Faculté a décidé qu'il devait être*). La question que se pose Ulysse n'est pas sans importance ; elle a fonction d'orientation de l'auditeur : la scène n'est pas une scène de reconnaissance, mais une demande de reconnaissance (comme devant Eumée et Pénélope), qu'Ulysse n'obtiendra pas.

Un chiasme établit un lien entre la scène qui confronte le mari à son épouse et celle qui confronte le fils à son père : dans la première l'interpellation du mari sous son nom, *Oduseus*, suit l'exposé de la preuve (la souche d'olivier) ; dans la seconde l'interpellation du fils par son père précède l'énumération des arbres fruitiers qui font la preuve, pour le père, de l'identité de l'homme en qui il a reconnu son fils depuis le début, sans doute. Il importait donc à l'aède de mettre la suite signifiante du nom propre *Oduseus* en rapport avec une thématique, celle des fruits.

Vers 234

βλωθρήν. L'adjectif est d'un usage rare. Dans *Illiade*, 13, 390, il détermine πίτυς ; les dictionnaires proposent le sens de grand (voir Chantraine, DELG, s.u.). Ni l'emploi d'Apollonios, ni ceux de Nicandre ne permettent de décider s'ils interprétaient l'adjectif au sens de grand ; qu'il soit tardivement employé comme qualificatif de l'herbe rend douteux qu'il ait jamais eu le sens de « grand » que lui donnent les lexiques. L'emploi est ici conforme à l'emploi formulaire de l'*Illiade*, où l'adjectif détermine πίτυς : un pin se caractérise par l'épaisseur de son « feuillage ». Je supposerai plutôt que l'adjectif signifie « feuillu », « au feuillage épais » plutôt que « grand ». En découvrant l'état déplorable de son père, Ulysse s'arrête sous un poirier βλωθρήν pour pleurer. Il se cache à l'abri d'un feuillage.

μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν
 κύσσαι καὶ περιφῶναι ῥὸν πατέρ' ἠδὲ ῥέκαστα
 φειπεῖν ἰὼς ἔλθοι καὶ ἵκοιτ' ἐς πατρίδα γαῖαν.
 ἦ πρῶτ' ἐξ ἐρέφοιτο ῥέκαστά τε πειρήσαιο;
 *Ponctuation personnelle.

La difficulté syntaxique se résout si l'on ponctue à la fin du vers 237. Le vers 238 est une interrogation :

« Il hésita ensuite – se contiendrait-il, se laisserait-il emporter par son désir ? – à saluer son père en lui donnant un baiser et en l'embrassant et, à l'instant même (ἠδὲ), à lui dire de quelle façon il était arrivé au terme de son voyage et avait atteint sa patrie. En vérité, ne serait-il pas souhaitable que, d'abord, il l'interroge et, par chacune de ses questions, le sonde ? »

Dans ἠδὲ, η est mis pour *je-, répondant à latin *i-s* > *ejde ; dans le rôle de « coordonnant », il signifie « là même », « par là même ». Si Ulysse embrasse son père, il se fait reconnaître et « là même » sera entraîné à lui dire tout ce qui lui est arrivé.

Votre affirmation, selon laquelle « εἶπεῖν, après l'aoriste indicatif actif μερμήριξε est incorrect pour e.g. ἦε εἴποι » (p. 6) est en contradiction avec les occurrences où le verbe, à l'aoriste, est construit avec l'infinitif (*Od.* 10, 151-2 ; 10, 438-440 ; 11, 204-205). Μερμηρίζω admet trois constructions possibles, avec l'infinitif, avec un groupe complément verbal introduit par ὅπως, avec la double interrogation indirecte, introduite par ἦφε (ῆ)... ἦφε (ῆ)...

Sur ἦ : ce ne peut être, en contexte, la particule disjonctive ἦε (provenant en vérité de ἦφε) ; la valeur en contexte en est exclamative – interrogative ; les deux verbes à l'optatif, sans particule, expriment le souhait : « En vérité, ne serait-il pas souhaitable que... ».

Pour l'emploi de l'optatif dans le même type de phrase avec ἦ, voir les deux exemples suivants.

Il.4, 93-6

ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο Λυκάονος υἱὲ δαΐφρον.
 τλαίης κεν Μενελάῳ ἐπιπροέμεν ταχὺν ἰόν,
 πᾶσι δέ κε Τρώεσσι χάριν καὶ κῆδος ἄροιο,
 ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Ἀλεξάνδρῳ βασιλῆϊ.
 7, 48

Ἔκτορ υἱὲ Πριάμοιο Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε
 ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο, κασίγνητος δέ τοί εἰμι.

La syntaxe et la grammaire de ces vers est donc en parfaite conformité avec la langue épique. S'il y a usage « fautif », c'est celui de la ponctuation, par les éditeurs du texte.

Vers 239-40

ὦδε δέ / ῥοι φρονέ' / οντι δ / ῥάσσατο / κέρδιον / εἶναι
 πρῶτον / κερτομί / οισι / ῥέ / πεσσιν / πειρη / θῆναι.

La présence du vers 240 est impliquée par l'emploi de ὦδε au vers 239 ; on ne peut le supposer interpolé.

Les slashes détachent les mesures.

La lecture adoptée pour le début du vers 240 n'est pas sans importance : vous retenez la leçon πρῶτον κερτομίοις ἔπεσσιν πειρηθῆναι. C'est vous qui faites comme s'il était évident que le digamma à l'initiale de ῥέπεσσιν / ῥέπεσιν ne jouait aucun rôle.

Votre lecture vous permet d'introduire une césure penthémimère, que la lecture κερτομίοισι ῥέπεσσιν rend moins évidente ; si l'on tient à donner de l'importance à la césure, selon la lecture πρῶτον - κερτομί-οισι ῥ-πεσσιν -πειρηθῆναι, elle est bucolique (à la fin de la quatrième mesure). Vous citez vous-même la loi de Wernicke reformulée par Leaf : « when a spondaic fourth foot without caesura ends with a word, the last syllable must be long by nature, not lengthened by position ». Selon la leçon que j'adopte, et qui respecte deux particularités anciennes de la langue épique (datif en -οισι et rôle métrique du digamma), il n'existe pas, pour le vers 240, d'infraction à la « loi » de Wernicke.

Pour l'établissement de ce vers, vous ne pouvez pas tirer argument des leçons transmises dans les manuscrits : les éditeurs alexandrins, par exemple, ignoraient toute existence de digamma ; ils ont nécessairement corrigé la suite κερτομί-οισι ῥ-πεσσιν, supposant un hiatus là où il n'existait pas.

Enfin, la correction de Wernicke pour restituer un vers respectant sa propre loi (κερτομίοισι ῥεπεσσί γε πειρηθῆναι) est d'une telle simplicité qu'elle laisse justement supposer que ῥεπεσσιν πειρηθῆναι est délibéré. Quel que soit l'aède ou le rhapsode antique, de quelque époque de la composition orale qu'il ait été, son sens de l'hexamètre n'était pas moins développé que celui de n'importe quel savant en chambre du 19^e ou 20^e siècle, tentant de reconstituer des règles d'écriture d'une poésie en vérité orale.

La difficulté tiendrait plutôt à l'emploi de κερτομίοισι. Or l'adjectif n'a pas nécessairement une connotation affective négative (« qui se raille », « qui se moque ») ; pour Ulysse, il s'agit de sonder son père par des « mots qui le percent », qui lui permettent de clairement savoir à quoi s'en tenir à son propos (« Est-il capable de reconnaître en son fils le guerrier ? »). Pour cela, il usera de mots « qui dissèquent » (κερ- « couper », τομ- « taillader »).

Je pense que l'intention de l'aède est de nous faire entendre qu'Ulysse s'est trompé sur la demande de son père et qu'ensuite, il s'est obstiné et s'est enfoncé : le personnage qu'il met en scène n'intéresse pas Laërte. Ce n'est pas lui le fils qu'il attend. Il l'a immédiatement reconnu ; il a simplement « fait la bête » ; au bout d'un moment, c'est Ulysse qui ne saura plus comment se dépêtrer du mauvais pas où il s'est mis.

Le trop grand sérieux de la philologie rend le plus souvent sourd à l'ironie d'un texte.

Vers 244, 246, 249 :

« ὦ γέρον οὐκ ἀδάημονίη σ' ἔχει ἀμφοπολεύειν
φόρχατον ἀλλ' ῥεῦ τοι κομιδὴ ἔχει οὐδέ τι πάμπαν
οὐ φυτόν οὐ συκῇ οὐκ ἄμπελος οὐ μὲν ἐλαίη
οὐκ ὄγγυη οὐ πρασιή τοι ἄνευ κομιδῆς κατὰ κῆπον

« Vieillard, ce n'est pas l'ignorance qui conduit tes pas lorsque tu vas et viens dans ton jardin, mais il est beau grâce à tes soins ; tu ne laisses absolument aucune plante, à l'abandon, dans toute l'étendue de ton jardin, ni figuier, ni cep de vigne, ni olivier, ni poirier, ni légumes. »

A propos de ἀδαημονίη.

La formation du nom sur ἀδαημονέω (« être dans un état d'ignorance », « ignorer », d'où ἀδαημονίη, « le fait d'ignorer », « le fait d'être ignorant », dans un métier ou un art) est conforme au schéma εὐδαιμονέω / εὐδαιμονίη, etc. La formation δαημοσύνη a une autre valeur : elle désigne une aptitude à la connaissance, une disposition à s'instruire ; « l'aptitude à l'ignorance », l'incapacité d'apprendre quoi que ce soit est, en contexte, hors de propos. Ulysse constate que le verger est bien entretenu : ce n'est donc pas « l'ignorance qui retient le vieillard d'aller et venir pour donner aux arbres les soins

qu'ils requièrent ». Tel est le sens que l'on pourrait retenir. Voir plus loin, l'explication de la traduction que j'ai donnée ci-dessus.

Il n'importe pas d'abord de savoir si un mot est, dans un genre, un *hapax* : il s'agit d'abord d'observer s'il est bien formé (s'il appartient à un système de formation, du type de celui cité, par exemple) et si son emploi est pertinent.

Cette scène, dans laquelle un personnage parle à un autre personnage des soins qu'il donne à ses plantes, est unique dans l'épopée ancienne; il n'est pas étonnant qu'y apparaisse un vocabulaire spécifique, que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Les hiatus η + voyelle.

Un tel hiatus est constatable ailleurs dans l'*Odyssée* (cf. 2, 26, ἡμετέρη ἀγορή, 2, 268, Μέντορι εἰδομένη ἦμεν δέμας etc.) Tantôt, en cas de hiatus, la voyelle reste longue, tantôt elle s'abrège. La *fréquence* d'un tel hiatus pose un problème. On sait que la terminaison féminine -η ionienne provient de la fermeture /æ/ de ā long ; la tendance à la fermeture s'est arrêtée à /ē/. Par hypothèse, devant voyelle, apparaissait un son de transition /j/ ; ainsi les aèdes articulaient-ils sans doute tantôt /ēj/ (terminaison longue – syllabe fermée – + liaison atténuée), tantôt /e-j/ (terminaison brève – syllabe ouverte – + liaison marquée). Il s'agit-là d'une hypothèse qui expliquerait la plus grande fréquence relative de l'emploi de la terminaison -η en hiatus.

Voir le comportement de δῆ, tantôt s'abrégeant, tantôt restant long devant voyelle (*Od.* 6, 110). Δῆ recouvrirait δαί, lequel serait le résultat d'une abréviation. La prononciation ancienne aurait appartenu à la langue recherchée, la prononciation nouvelle à la langue de la conversation. Pour les aèdes, il importait peu qu'une forme appartienne à la langue « élevée », une autre à la « familière » : s'il a besoin des deux, il utilisera les deux.

Cela dit, il est une autre possibilité, c'est de lire εὖ τοι κοιμῶν ἔχει, en faisant de ὄρχατος le sujet de la locution verbale εὖ ἔχει construit avec un double datif : « (le jardin) va bien par toi par ton soin » = « voilà un beau jardin grâce à tes soins ».

Sur 24, 249 αὐτόν σ' οὐκ ἀγαθὴ κοιμῶν ἔχει ἀλλ' ἅμα γῆρας, je proposerais également de lire ἀγαθὴν κοιμῶν, de considérer ἔχει comme une seconde personne du présent duratif moyen, équivalent à ἔχη et de conférer une valeur latine à l'accusatif αὐτόν σε : « ce n'est pas un bon soin que tu diriges sur toi ». Sur une telle possibilité de lecture, voir *Iliade*, 17, 143 : ἦ σ' αὐτὸς κλέος ἐσθλὸν ἔχει φύξην εὐνόντα ; Αὐτὸς est problématique. Il faudrait comprendre : « Une solide réputation te tient *inutilement* (pour rien) toi qui es une « fuyarde ». Comprends qui pourra, en effet. Supposons qu'il faille lire αὐτόν et ἔχει comme une deuxième personne du présent duratif moyen ; on comprendra : « Ah ! certes, tu diriges sur toi-même une solide réputation, celle d'être une fuyarde ! » Ainsi s'explique l'emploi du duratif présent : ἔχει, par un renvoi à l'action qu'Hector est en train d'accomplir ; selon la lecture conventionnelle, il faudrait considérer que Glaucos suggère qu'Hector a habituellement le comportement d'une fuyarde ; l'imputation est purement gratuite ; en outre « la solide réputation d'être une fuyarde te tient en vain », si on veut bien lui conférer du sens, exprime exactement le contraire de l'ironie de Glaucos.

Quant à la lecture que je propose (ἔχει = ἔχη), elle est exactement l'équivalent de la forme contracte de la deuxième personne, η, « presque toujours abrégée devant voyelle » (Chantraine, GHI, p. 57). Lire ἔχη ἀλλ' est exactement l'équivalent de γνώση

ἔπειτα (*Il.* 2, 365, etc.) où η s'abrège devant ε. Je considère que la présente de /i/ préserve la voyelle du contact avec l'initiale vocalique de la syllabe qui suit et donc sa quantité longue ; η (ηι) ne peut pas être abrégé. Dans les deux exemples, l'écriture correcte est donc ἔχει / γνώσε-ι. Je ferai l'hypothèse que, dans ce cas-là, ι était articulé /hj/ et que l'aspiration était la trace de sigma, marque de la deuxième personne (*ekhesai > ekhehai > ekhehei > ekhehi par syncope. La terminaison serait une particularité attique – voir chez Aristophane, βούλει. Son existence à l'époque de Pisistrate a été démontrée par R. Wachter (voir « Χαῖρε καὶ πῖει εῖ (AVI 2) » in *Indo-European Perspectives. Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, Penney J.H.W., éd., p 300-322). La forme ἔχει. pour ἔχη permet de mettre en évidence deux phénomènes au moins intéressants concernant l'analyse de la langue épique, la syncope (ici celle de ε) et l'existence d'atticismes remontant au plus tard / au plus tôt au VI^e siècle.

Enfin l'accusatif αὐτὸν σ' / σ' αὐτὸν, selon cette lecture, s'explique comme un accusatif latif dans une construction où ἔχει a le sens de « diriger » (un navire) vers tel repère. Bref, je traduirai αὐτὸν σ' οὐκ ἀγαθὴν κομιδὴν ἔχει : « Tu n'as pas beaucoup d'égards pour toi-même » (= « tu n'appliques pas à toi-même / tu ne diriges pas sur toi-même un soin de qualité »)

Aussi bien αὐτως de l'*Iliade* que la leçon de l'*Odyssée* sont des reconstitutions fautives qui s'expliquent par une incompréhension de la valeur de ἔχει = ἔχη, résultant de ἐχεσαι > ἐχεhai > ἐχεhei > ἐχεhi].

Vers 247 : οὐκ ὄγχνη, οὐ : οὐκ ὄγχνη forme un dactyle.

Soit γ peut être interprété comme un signe diacritique discriminant la prononciation de la voyelle (nasalisation). Le phonème /n/ n'a aucune valeur étymologique ; le nom du poirier provient d'une racine comprenant une labiovélaire (*g^w) ; la suite χν- peut se lire comme un agglomérat /ghn-/ ; dès lors la voyelle initiale, o, détachée, forme une syllabe brève ; η peut s'abrèger devant voyelle ; il n'est besoin de supposer aucune synizèse. Il n'est pas interdit de supposer que ὄγχνη est une correction, par hyperionisme, pour ὄχνη. La leçon est attestée, anciennement même, ajoutez-vous, précisant : « Possibilité n'est pas plausibilité » (page 10). Certes, mais la possibilité suffit, et elle *doit être* retenue si elle permet de rendre compte du mètre. La refuser, c'est créer un problème, artificiellement.

L'abréviation de η devant voyelle étant normale, il est inutile de recourir à l'hypothèse d'une synizèse pour restituer une mesure correcte.

Personnellement, je considère que l'hypothèse de la synizèse est un artifice tardif qui n'appartient pas à l'épopée homérique. Les exemples que vous citez peuvent s'expliquer autrement.

1^{er} exemple. *Il.* 17, 89 : ἀσβέστωι : οὐδ' ... Je lis ἀσ-βε-στο-j-οὐδ'... L'adjectif entre donc dans la mesure d'un dactyle ; la syllabe brève βε- devant στ- s'explique selon le modèle de l'articulation de la voyelle brève finale d'un mot devant Σκάμανδρος ; /st/ forme un agglomérat. Ensuite, je considère que partout où la terminaison longue du datif ωι est abrégée devant voyelle, l'aède, en vérité, utilisait la forme brève du locatif ou celle du datif béotien comme substitut du datif attico-ionien. Il

faut donc écrire ἄσβεστοι: οὐδ' ... Le contexte suffit à distinguer un locatif / datif d'un nominatif pluriel.

2^e exemple. *Il.* 18, 458 :

τοῦνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἰκάνομαι, αἶ κ' ἐθέλησθα
υἱεῖ ἐμῷ / ὦκυμόρῳ δόμεν / ἀσπίδα / καὶ τρυφά/λειαν

Vous constatez vous-même l'embarras des éditeurs antiques. Je lis : υἱὲ ἐμοὶ ὦκυμόρῳ δόμεν, et comprends que Thétis demande, en s'adressant à Héphaïstos : « Je te supplie, au cas où tu consentirais à *me* donner, pour mon fils qui apporte / reçoit une prompte mort, un bouclier et un casque... » Les deux premières mesures s'articulent : « /hyij-je-mo-/jō-ky-mo-/ ». La fonction de ἐμοί est probablement ambivalente ; le mot peut également fonctionner comme déterminant possessif avec une terminaison brève du locatif ou du datif béotien (voir ci-dessus).

Od. 1, 226

τίς δαίς, τίς δὲ ὄμιλος ὅδ' ἔπλετο; τίπτε δέ σε χρεώ;
εἰλαπίνη ἦε γάμος* ἐπεὶ οὐκ ἔρανος τάδε γ' ἐστίν

* Je supprime la ponctuation interrogative de von der Mühl ; εἰλαπίνη et γάμος, nominatifs ne peuvent être qu'attributs de τάδε γ' ἐστίν : « Cela ne peut être qu'un banquet ou un repas de noces, car ce n'est pas un *éranos* ».

Le vers présente deux particularités métriques, l'apparente « synecphonèse » η-η, et l'allongement de -ος devant une voyelle, sans que cet allongement soit motivé par une ponctuation « forte » (qui est une lecture grammaticalement incorrecte). Quant à l'expliquer par la césure après γάμος, elle ressemble au coup du lapin que l'on sort du chapeau.

Pour εἰλαπίνη ἦε, la solution est simple ; ἦε provient de ἦ-φε ; ἦ n'est qu'un renforcement de φε, qui porte le sens principal ; ce dernier peut donc s'employer seul. En l'occurrence, il faut lire εἰλαπινή φε γά-μος. Dans la transcription primitive du texte, athénienne, H vaut, entre autres, pour φε ; le texte portait donc ΕΛΑΠΙΝΗΗΓΑΜΟΣ ; le second H a été transcrit selon la figure habituelle que le mot de la disjonction prend dans l'épopée, en dépit du mètre. Quant à la terminaison de γάμος, elle est longue parce que l'aède fermait la syllabe (articulait -μος), ce qui entraînait la gémation probable de sigma (/ga-mos-se-pe-j/). Le phénomène se retrouve ailleurs ; il est attesté dans l'*Iliade*. Une autre explication est possible : j'inclinerai personnellement à penser que la préposition, en attique et en béotien, avait un yod initial et qu'elle dérive d'une racine *jp, comme ἐν dérive de *jn (latin, *in*, grec, εἰν / ἐνι).

Nous devons travailler avec l'hypothèse que la composition des textes épiques est orale ; les particularités métriques relèvent donc de processus articulatoires, qui doivent être relativement simples ou aisément reproductibles. Tel est le cas de la règle de la syllabation (une syllabe fermée est toujours longue quelle que soit la quantité de la voyelle qui la compose ; pour fermer une syllabe, il suffit de géminer la consonne qui la termine ; pour l'ouvrir, il suffit de détacher la voyelle brève de la consonne qui suit, et cela, en liant cette consonne avec la voyelle initiale du mot suivant.)

Voir *Od.* 17, 37

Ἀρτέμι/δι φικέ/λη ιδὲ / χρυσει/ῃ Ἀφροφ/δίτη...

Que vous semble-t-il du caractère « homérique » traditionnel de ce vers ? Il est impossible d'en restituer la mesure pour qui refuse la présence dans le vers de la palatale /j/ (ar-te-mi-/dij wi-ke-/lē-ji-de/ khrū-sej-/ēj-a-phro-/dij-tē : quatre /j/ ! ; *jide* = et là-même...)

Vers 246

συκῇ aurait donc l'apparence d'une forme attique, sans doute articulée /sū-kjē/. Reste le problème du maintien de η long devant voyelle.

A propos de ce nom, vous ne tirez pas les conséquences de votre renvoi au mycénien *su-za* et à l'hypothèse que *-za* valait pour *-ki-ja* > -κία / γία. La forme dorienne συκέα, ionienne συκέη autorise l'hypothèse d'une forme primitive *sukejā* > *sukjā*, en attique *sukeja* > *sukja*. οὐ φυτόν οὐ συκῇ οὐκ ἄμπελος οὐ μὲν ἐλαίη se scandera οὐ φυτό/ ν οὐ συ/κῇ οὐκ/ ἄμπελο/ς οὐ μὲν ἐ/λαίη. Je vous propose de lire /κῇ οὐκ/ > /kjē uk/ > /kēj uk/. Un aède peut se permettre un roque vocalique à condition de ne pas modifier la figure globale de la syllabe. *Kjē* = *Kēj*.

Cela dit, faire l'hypothèse que les noms des arbres fruitiers sont au pluriel, que η, dans le contexte, est la trace de -αι. Soit :

οὐ φυτό/ν οὐ συκ/αι οὐκ/ ἄμπελο/ι οὐ μὲν ἐ/λαίαι ; αι οὐκ peut s'articuler *a jouk* ou bien *aj jouk*.

Vers 249-250 :

αὐτόν σ' οὐκ ἀγαθὴ κομιδὴ ἔχει ἀλλ' ἅμα γῆρας / λυγρὸν ἔχεις αὐχμεῖς τε κακῶς καὶ ἀφεικέα φέσσαι.

Je lis donc αὐτόν σ' οὐκ ἀγαθὴν κομιδὴν ἔχει, « tu ne t'appliques pas, à toi-même, de bons soins » (voir ci-dessus) ; la répétition de la formule est motivée par le désir de mettre en évidence un contraste : « Pour ce qui est de soigner ton jardin, tu le soignes bien. Mais on ne peut pas en dire autant de toi : 'tu ne t'attaches pas un soin de qualité' », « mais en même temps tu es sous l'empire de la vieillesse douloureuse qui te dessèche, tu te vêts de mauvais vêtements, qui ne te conviennent pas. » Je lis donc, avec van der Mühll, λυγρὸν ἔχεις αὐχμεῖς τε et non λυγρὸν ἔχει, σ' αὐχμεῖς, et donc γῆρας λυγρὸν comme un accusatif de relation, complément des deux verbes ἔχεις et αὐχμεῖς. Laërte « est tenu par la vieillesse douloureuse » (« il est sous son empire ») et « il se dessèche » à cause d'elle (comme se dessèche un vieil arbre : Ulysse reste dans le thème de sa comparaison implicite ; le vieillard prend grand soin de ses arbres, il se néglige).

Le verbe αὐχμέω est formé sur la racine **saus-* > **hauh-*, ionien > **au-*, le suffixe **ks-m* (représenté ici par χ-μ), à valeur terminative, et la terminaison itérative-causative **ey-*. Le sens premier du verbe est donc : « quelque chose dessèche au plus haut point » ; « tu te dessèches au plus haut point à cause de quelque chose ». A la période classique, le verbe, attesté d'abord chez Aristophane, prend un sens métonymique ou métaphorique de « se couvrir de poussière » (« subir les effets du sec »). Dans ce passage de l'*Odyssée*, le contexte invite à interpréter le verbe dans le sens le plus obvie à sa formation ; il n'y a aucune raison de considérer qu'il désigne les « mauvais vêtements » de Laërte et qu'il est un substitut d'une forme plus appropriée à la diction épique ῥυπάεις. Les éléments formels qui donnent à un mot sa figure particulière (**au-ks-m-ey-*) sont également des éléments de construction du sens : il est donc nécessaire de prendre appui sur eux pour interpréter le sens premier d'un mot.

La phrase est construite autour de deux propos (le dessèchement dû à la vieillesse et les mauvais vêtements) articulés l'un à l'autre par ἅμα en position initiale de *subordination* : ἅμα γῆρας / λυγρὸν ἔχεις αὐχμεῖς τε κακῶς καὶ ἀφεικέα φέσσαι. Le premier propos comprend deux verbes de sens complémentaires, nécessairement coordonnés entre eux, et cela ne peut être que par τε ; le second propos comprend deux

modalisateurs du verbe (κακῶς / ἀεικέα) également coordonnés – et cela nécessairement – entre eux ; le tout est « chapeauté » par ὅμα ; mot à mot : « en même temps, la vieillesse te tient sous son empire et te dessèche, tu es mal vêtu et de façon inconvenante », soit : « Non content de subir les effets desséchants de la vieillesse, tu t'habilles comme un épouvantail ! »

Vers 251 suivants

οὐ μὲν ἀφ'εργίης γε φάναξ ἰένεκ' οὐ σε κομίζει
οὐδέ τί τοι δούλειον ἐπιπρέπει εἰσόρφασθαι
φεῖδος καὶ μίεγεθος· βασιλῆϊ γὰρ ἀνδρὶ φέροικας.

« (Si c'est un) maître qui ne prend pas soin de toi, ce n'est du moins pas à cause de ta paresse ! Et, à considérer ton aspect et ta taille, aucun trait qui trahirait un esclave n'y transparaît ! Et en effet, tu as tout l'air d'un Conseiller. » Du point de vue de l'idée, il faut et il suffit de s'appuyer sur les particules qui marquent les articulations de la pensée, pour apercevoir justement, dans les deux propositions de ces vers, une articulation rigoureuse : la particule qui marque la restriction γε, détermine *les deux mots* entre lesquels elle est placée (« ce n'est du moins pas à cause de ta paresse », (« si c'est du moins ») « un maître qui ne prend pas soin de toi ») ; voilà ce que l'on peut d'une part (μὲν) affirmer ; d'autre part, (οὐδέ) le vieillard ne laisse transparaître aucun indice qui signifierait un esclave. Il a tout l'air d'un roi.

Les deux emplois de la négation sont parfaitement corrects ; la première porte sur la restriction faite en ce qui concerne la paresse, la seconde porte uniquement sur le groupe du verbe et non sur le noyau de phrase ; on ne peut pas traiter des emplois de la négation sans prendre en compte tous les éléments du discours, non seulement la phrase, les syntagmes dont elle est faite, mais également la modalité de l'énoncé (ici, la restriction) et l'emphase.

Votre analyse de la fonction de ἀφ'εργίης ... ἰένεκ' et du statut de μὲν ne sont pas pertinents : ἀφ'εργίης n'a pas besoin d'être complété, μὲν n'est pas mis pour μῆν, il est tout simplement le corrélat de οὐδέ : « d'une part, ce n'est du moins pas à cause de ... qu'un maître, si du moins c'est lui, ne prend pas soin de toi, d'autre part, à considérer ta prestance et ta taille, aucune marque qui caractérise un esclave n'y transparaît. Tu as tout l'air d'un roi. »

Je ne vois pas ce que l'on pourrait reprocher à ce langage, qui me paraît plutôt subtil.

Rien ne vous autorise à décider que les écarts par rapport à une norme homérique ne sont pas de l'ordre du « vouloir », qu'ils ne sont que l'indice d'un défaut de compétence. Il est délicat d'attribuer à un aède un défaut de compétence : ce dernier pourrait fort bien se révéler celui de l'interprète.

Quant à la norme homérique, elle demanderait à être définie. Vous ne parviendrez qu'à expliquer ce qui est conventionnellement tenu pour la norme homérique. Les jugements de goût des philologues – ou des critiques littéraires de manière générale – sont plus probablement le reflet de leur propre système de valeur que celui de l'auteur et de son époque.

Vers 273 :

καὶ οἱ δῶρα πόρον ξεινήια, οἷα ἐφκει = καὶ ῥοι / δῶρα πόρον ξεν/φήϊ' / οἷα φε/φοίκει.

A propos de ce vers, je ferai des remarques sur l'écriture également. Mais d'abord ξεινήϊα. La formation du mot est adjectivale, et il n'y a pas de raison de prendre appui

sur les emplois homériques, généralement explétifs (ξεινήϊα est employé seul) pour considérer que le mot ne peut être employé que comme un nom.

Ce nonobstant, il importe de considérer la syntaxe : ξεινήϊα n'est pas épithète de δῶρα ; il n'est pas non plus en apposition (seule alternative que vous retenez) ; détaché du groupe du nom, il a fonction de nom attribut, par ἐώκει ; il faut donc construire καὶ οἱ πόρον δῶρα, οἷα ἐώκε [εἶναι] ξεινήϊα et traduire : « et je lui ai procuré des dons, tels qu'il convenait que soient des dons d'hospitalité. »

Croyez-moi, je ne prends pas un malin plaisir à relever, dans les défauts que vous relevez, en réalité des défauts d'interprétation de la syntaxe de la part des philologues dont vous dépendez et qui orientent votre perception vers de faux problèmes. Bref : l'emploi de ξεινήϊα en contexte est parfaitement conforme aux autres emplois de l'*Odyssée*. Le mot fonctionne comme un nom, il désigne les « dons d'hospitalité ».

Il est possible que la figure écrite du mot dans l'épopée soit une réfection, après la réforme orthographique de 403 à Athènes, d'une écriture du type ξενφέϊα, H notant φε (je ne vois pas quelle autre explication rendra compte de η dans ξεινήϊα) ; ξεν- est long par discrimination des phonèmes composant l'agglomérat v-f et donc fermeture de la syllabe (la figure écrite primitive était la suivante : ΞΕΝΗΙΑ) ; l'on peut considérer que l'aède articulait ξεν-φε-ι-α. L'écriture ξεν- est un artifice introduit par les éditeurs, peut-être à partir du IV^e siècle. Enfin le défaut d'élision devant οἷα n'est pas partout attesté. Rien n'interdit donc d'écrire ξεν/φει' / οἷα = /ksen-wej-ij-/ hoj-ja.../

La suite /ksen-wej-ij'-hoj-ja/ n'atteste aucune dégradation de la diction épique (voir *Od.* 3, 480, etc.)... sauf à dire qu'articuler la palatale c'est transformer la langue homérique en baragouin de paysan.

Pour l'écriture οἷα ἐώκει, voir également plus loin ἐώλπει. La suite doit être lue οἷα φεφοίκει, oméga note φο (cela a au moins le mérite d'éviter de recourir à une fiction grammaticale, l'augment interne ou le double augment ou l'augment long et la métathèse de quantité. Le passé du parfait était primitivement écrit ΗΩΙΚΕ, que l'on transcrivait /wewoike/ ; après la réforme de 403, Η a été interprété en fonction de la mesure requise, ε̇ ou ε̈ (la transcription avec aspiration est la preuve de l'écriture Η), Ω (en réalité = /wo/) a été lu comme o ouvert long) et donc interprété comme la trace d'un « augment » interne, d'où l'idée que Ε final était une écriture pour ΕΙ.

Croire que l'écriture transmise dans les *codices* ou même les papyri est un reflet fidèle d'une transcription primitive est une profonde naïveté. Elle est analogue à la croyance que l'écriture grecque ancienne était une transcription fidèle, univoque, des phonèmes de la langue ou que, du syllabaire mycénien, il est possible de déduire quelle était la prononciation exacte d'une syllabe. Le syllabaire ne nous dit rien du dialecte parlé à Athènes, en Thessalie ou en Epire.

Vers 279

χωρίς δ' αὐτε γυναικας ἀμύμονα φέργα φιδυίας // τέσσαρας *ειδαλίμας ιὰς ἤθελεν αὐτὸς φελέσθαι.

*ειδαλίμας (l'astérisque signifie, ici, que nous ignorons si nous devons écrire φειδαλίμας ; comme le glide peut former un agglomérat avec la consonne qui précède, on articulera la suite *tes-sa-ra-swej-da-*, etc.) : l'adjectif n'apparaît pas ailleurs dans la narration épique ; en dehors des lexiques ou des œuvres de grammairien, il n'en existe qu'une seule autre attestation littéraire.

Son hôte a donc offert à Ulysse, explique l'inconnu à Laërte, « quatre femmes réalisant des travaux sans équivalent, celles qu'il voulait se choisir lui-même, *εἰδαλίμας. »

Pour évaluer la « qualité » de l'emploi, pour savoir si l'adjectif est une formation *ad hoc* pour satisfaire à l'hexamètre ou pas de la part d'un aède en mal d'inspiration, il faut procéder à trois opérations,

- définir le statut syntaxique de l'adjectif dans la phrase,
- analyser ses composants (radical – suffixe),
- utiliser le seul comparant dont nous disposons.

Les définitions des lexiques pourront également servir de point de comparaison. Les commentaires des philologues ne peuvent être utiles que s'ils s'appuient sur une analyse sémantique rigoureuse.

Etant donné qu'il est un adjectif détaché (à l'extérieur du groupe nom – déterminant : γυναικάς ... τέσσαρας), *εἰδαλίμας a plus probablement fonction explicative que celle d'une épithète. Nous construirons donc : (δώκα) τέσσαρας ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας γυναικάς, ἃς ἤθελεν αὐτὸς ἐλέσθαι *εἰδαλίμας (la construction est analogue à celle de ξενφεία plus haut.

L'opération a un premier mérite, de montrer que l'aède a « choisi » l'adjectif pour l'allitération qu'il permettait (ἐλέσθαι // εἰδαλίμας. On peut ne pas aimer les allitérations ; rien n'autorise à décider que ce sont des procédés décadents).

L'adjectif est *apparemment* formé sur la racine φειδ- et le suffixe -άλιμ-, que nous retrouvons dans πευκάλιμος (rare, uniquement dans *l'Iliade*), κυδάλιμος, καρπάλιμος (fréquents dans les deux épopées). La forme κάλλιμος (6 emplois, dans *l'Odyssée* seulement) s'explique le mieux comme une dérivation de καλλάλιμος par syncope (αλλαλ > αλλ). Le suffixe a une valeur superlative, qui transparaît le plus clairement dans κάλλιμος (très beau), πευκάλιμος (très resserré) et καρπάλιμος (« à distance de coupure très fine » = « qui suit immédiatement ») ; un guerrier κυδάλιμος n'est pas un guerrier « très glorieux », mais un « guerrier porteur au plus haut point d'un talisman de victoire » (dans une situation particulière : l'analyse du sens de κῦδος est l'une des plus pertinentes du *Vocabulaire* par Benveniste). Tel est le statut de Ménélas aux chants 4 (lorsque Pandare le vise d'une flèche), 7 (lorsqu'il prétend se battre en duel avec Hector), 13 (lorsque les Achéens, sous l'impulsion de Poséidon, cherchent diverses tactiques pour renverser la situation). La notion peut-être active (détenir un talisman favorise la victoire) ou passive (vaincre un guerrier serait, pour le vainqueur, le plus grand talisman de victoire : tel est le cas de Ménélas ; son élimination rendrait la guerre sans objet ; κυδάλιμος, il l'est pour les Troyens, s'ils réussissent à le mettre hors de combat ; il est, pour eux, « porteur du plus haut talisman de victoire »).

Ulysse est donc invité à se choisir quatre femmes *εἰδαλίμας. L'εἶδος est la figure à travers lequel un être ou un individu se fait identifier ; le verbe εἶδομαί τινι, dans l'épopée, peut toujours se traduire par « se rendre visible par », « se faire identifier par » telle figure visible, quand il s'agit d'un dieu qui emprunte figure humaine, pour aborder un combattant par exemple. Être invité à choisir quatre femmes réalisant des œuvres où il n'y a rien à changer (ἀμύμονα), des femmes εἰδαλίμας, c'est être invité à choisir « celles qui coïncident au plus au point avec l'εἶδος » souhaité d'une ouvrière. Celui qui se donne comme l'hôte d'Ulysse lui aurait offert, en don d'hospitalité, de se choisir « quatre femmes réalisant des travaux où il n'y a rien à reprendre, celles qu'il voulait se choisir lui-même comme *visiblement les plus aptes* » ?

Mais il ne faut pas exclure une formation sur la racine **swid-* / **sweid-*, sur laquelle sont formés, en grec, le verbe ἰδῖω et l'adjectif ἰδάλιμος, « qui (se) fait transpirer » ! Nous allons supposer que, dans un état d'écriture primitive, le texte portait ἰδαλίμας, corrigé εἰδαλίμας par je ne sais quel lettré considérant que le *ponos* et la sueur qui l'accompagne étaient chose trop vulgaire pour figurer dans l'épopée. Mais tel pourrait bien être le sens le plus probable : l'hôte d'Ulysse lui aurait proposé de choisir quatre ouvrières, capables de se faire transpirer à grosses gouttes, des « bosseuses ».

Vers 286 : καὶ ξενίῃ ἀγαθῇ : l'écriture ξειν- est un artifice, pour noter la syllabe longue, auquel on a recouru *après la réforme* de 403 ; en tous contextes, primitivement, le mot était écrit ΞΕΝ- (ou ΧΣΕΝ-). Dans le contexte du vers, καὶ ξενίῃ se scande καί-ξε-νί-η, νη formant un agglomérat, aussi difficile à articuler qu'il l'est dans « noix », par exemple. L'attestation la plus ancienne du mot est celle de Théognis. Rien n'interdit de supposer qu'il appartenait à la langue du VI^e siècle ou même à celle du VII^e. Quant aux spéculations sur le fait de savoir si ξειν- est un atticisme, tandis que ξειν- serait un ionisme, elles sont purement en l'air. Elles se fondent sur l'idée qu'il a existé une forme primitive, ionienne, ξειν- avec ε long. Je fais l'hypothèse que l'allongement de la syllabe précédente à la suite de la chute de digamma interne est plus tardif qu'on ne le suppose.

Pour la suite du vers, rien n'interdit de considérer que ὑπάρξει était en usage au VI^e siècle à Athènes. La question est de savoir si l'usage du verbe est motivé. Si Ulysse était ici, dit Laërte à celui qui s'est présenté comme un étranger qui, un jour, a reçu magnifiquement son fils, « il t'aurait renvoyé après t'avoir offert, en échange de tes dons et de ton hospitalité, des dons substantiels et une hospitalité magnifique, telle qu'il est requis de la rendre à celui qui, le premier, en a eu l'initiative. » L'ellipse de l'antécédent (ἡ γὰρ θέμις (ἐστὶ τούτῳ) ὅς τις...), la préservation du cas du relatif et non l'attraction par le cas de l'antécédent, est la construction homérique normale. La suite ὑπάρξει devrait être écrite ὑπ ἄρξει ; dans ce contexte ὑπό est adverbial ; le groupe signifie « offrir une base de départ » (à une relation d'hospitalité) ; celui qui « initie » une relation d'hospitalité fait plus que de la commencer ; il soumet (sens impliqué par l'emploi de ὑπό) celui qui en bénéficie à une règle d'échange, il en définit la limite ; il « l'oblige », par ses dons, à rendre des dons équivalents. Ulysse délibérément exagère pour que son père se sente flatté de l'estime que suscite son fils.

Vers 288 : πόστον δὴ φέτος. Le problème qui se pose ici est de savoir si l'aède disposait d'une autre façon de poser la question portant sur le quantième, ou si cette façon de poser la question est une maladresse. Ensuite, y a-t-il ailleurs, dans les textes épiques, un autre épisode où un personnage en interroge un autre pour lui demander combien d'années se sont passées depuis qu'il a fait telle rencontre par exemple (question posée par Bethe) ? Je ne vois pas pourquoi il aurait fallu attendre Simonide pour avoir la possibilité de poser une telle question en langue grecque (« La quantième année est-ce, lorsque... ? »). Pourquoi faudrait-il que toutes les composantes de la conversation, toutes les situations de la vie, tout le vocabulaire grec soit chez un Homère, qui plus est du VIII^e siècle ?

Vers 295 : ὥς ἐπεώκει (=ἰὼς κε φεοίκει)

Ulysse, probablement, est mort au loin, pense Laërte. Pénélope n'a pas pu se lamenter sur son cadavre, « comme il lui aurait convenu de le faire ». La valeur de ce passé du parfait est celle d'un irréel, impliquant l'emploi de la particule ἄν ou κε.

On lira donc $\iota\omega\varsigma\ \kappa\epsilon\ \phi\epsilon\phi\acute{o}\iota\kappa\epsilon\iota$ (résultant d'une graphie primitive, $\Omega\Sigma\kappa\epsilon\eta\Omega\iota\kappa\eta$, où le premier H note $\phi\epsilon$, Ω note $\phi\omicron$ et le second H note EI. Après la réforme de l'orthographe de 403 / 402, un scribe et grammairien ayant considéré que la suite $\epsilon\eta\omega\iota\kappa\epsilon\iota$ était aberrante, ignorant l'existence de /w/, a supposé $\acute{\epsilon}\pi\text{-}\epsilon\omega\iota\kappa\epsilon\iota$. Pourquoi la substitution de Π à K ? Mystère, comme est un mystère (?) le fait qu'aucun éditeur ou commentateur n'ait pensé à restituer la particule de l'irrél. Heubeck, *Commentary*..., III, au vers, ne fait aucun commentaire concernant la forme verbale du vers. Les « savants » lisent-ils des figures graphématiques sans réfléchir au sens de ce qu'ils lisent, trop préoccupés de décortiquer une morphologie compliquée ?

Vers 299 : $\pi\omicron\upsilon\ \delta\alpha\acute{\iota}$.

Il me semble que si les manuscrits avaient porté $\pi\omicron\upsilon\ \delta\acute{\eta}$, Aristarque n'aurait pas eu besoin d'engager son autorité pour « retenir » la lecture $\delta\alpha\acute{\iota}$. C'est donc cet emploi de la langue de la conversation (les personnages de l'*Odyssée* ou de l'*Illiade* usent d'une langue vivante, qui n'a rien à voir avec la langue artificielle du théâtre classique français) qu'il faut chercher à comprendre. Laërte n'est pas sénile ; il a tous ses esprits ; un personnage vient jusqu'à lui et lui explique qu'il a accueilli, autrefois, un Ulysse d'Ithaque. Or cet étranger a tout juste rencontré un habitant de l'île qui n'a rien voulu lui répondre à ses questions sur le dit Ulysse. « Où diable ! » / « Où donc ! » « Où justement ! » ce visiteur a-t-il pu accoster pour qu'il se soit dirigé tout droit vers lui, qui habite loin de la ville et donc loin du port ! L'emploi de $\delta\alpha\acute{\iota}$ est expressif ; il correspond sans doute à un usage de la conversation familière ; il est, en contexte, pleinement motivé. Il est une façon, de la part de Laërte, de laisser entendre à son interlocuteur qu'il y a tout de même quelque chose de bizarre dans ses explications et, de la part de l'aède, d'ironiser sur son « héros » ! (Tout cet échange est pénétré d'ironie, à l'adresse d'Ulysse !) Il est probable que Laërte « fait la bête », qu'il a reconnu son fils et qu'il a décidé de le conduire à la seule reconnaissance qui l'intéresse, lui.

Vers 311, suivants : pour Janko, $\acute{\epsilon}\kappa\epsilon\acute{\iota}\nu\omicron\nu$ (312) n'est ionien que parce qu'il est attesté dans l'épopée homérique, qu'en raison du présupposé, donc, que cette épopée est « ionienne » orientale. Que la langue épique qui nous a été transmise ait été forgée en Ionie Orientale, sur la base d'une double morphologie (éolienne / ionienne), n'implique pas que les performances des aèdes étaient réservées à des hommes de Chios, Samos, etc., et cela pendant le seul VIII^e siècle !

Vers 313 $\nu\omega\acute{\nu}\ \acute{\epsilon}\omega\lambda\pi\epsilon\iota$ (= $\nu\omega\acute{\iota}\ \phi\epsilon\text{-}\phi\acute{o}\lambda\text{-}\pi\epsilon\iota$)

Même dans l'état présent du texte, $\nu\omega\acute{\nu}\ \acute{\epsilon}\omega\lambda\pi\epsilon\iota$ ne soulève aucune difficulté métrique ni phonétique ; $\acute{\epsilon}\omega\lambda\pi\epsilon\iota$ peut être lu $\phi\epsilon\phi\acute{o}\lambda\pi\epsilon\iota$ et les deux dernières mesures se scandent $\nu\omega\text{-}\iota\text{-}\nu\phi\epsilon\ \phi\acute{o}\lambda\text{-}\pi\epsilon\iota$. Oméga de $\epsilon\omega\lambda\pi\epsilon\iota$ est une écriture pour $\phi\omicron\text{-}$; l'augment interne est une pure fiction de grammairien. L'autre indice de la présence d'un digamma à l'initiale du verbe est l'écriture avec une aspirée. Les manuscrits du VI^e et V^e siècles portaient $\eta\omega\lambda\pi\eta$. Eta initial a été interprété au mieux ou au pire comme la marque d'une aspiration après la réforme de l'orthographe.

Cela dit, je pense qu'il faut lire $\nu\omega\acute{\iota}\ \phi\epsilon\text{-}\phi\acute{o}\lambda\text{-}\pi\epsilon$ (présent parfait) : « Mon cœur, dit l'homme qui parle, me fait *encore* espérer que nous serons hôtes l'un de l'autre et que nous *continuerons à nous donner* ($\delta\iota\delta\acute{o}\sigma\epsilon\iota\nu$) des dons splendides » (le futur avec redoublement a une valeur itérative). Du coup, la lecture $\nu\omega\acute{\iota}$ est la lecture correcte ; le duel a fonction de sujet des infinitifs ; cette forme du nominatif / accusatif n'est possible que grâce à la présence d'un digamma à l'initiale du parfait qui suit. Wackernagel

(1916, page 150, note) considère $\nu\tilde{\omega}\tilde{\iota}$ comme un éolisme, donc comme une forme traditionnelle de la langue épique (vs $\nu\tilde{\omega}$ attique).

Vers 318-19 :

τοῦ δ' ὠρίνετο θυμός ἀνὰ ῥίνας δέ ῥοι ἤδη
δριμὺ μένος προὔτυψε φίλον πατέρ' εἰσόρφοντι.

Aucun des arguments que vous développez pour contester le caractère homérique de la formulation n'est contraignant. La construction est donc $\delta\rho\iota\mu\tilde{\nu}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma\ \pi\rho\omicron\upsilon\tau\upsilon\pi\epsilon\ \alpha\tilde{\nu}\alpha\ \rho\acute{\iota}\nu\alpha\varsigma$... Donnons à $\tau\acute{\upsilon}\pi\tau\omega$ son sens de base, « frapper ». Le $\delta\rho\iota\mu\tilde{\nu}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ frappe « en remontant les narines » $\pi\rho\acute{o}$, « tout en avant ». L'adverbe ou préverbe $\pi\rho\acute{o}$ peut être employé pour indiquer le point extrême d'une avancée, d'une progression (il a, entre autres valeurs, celle de « prae » latin). Une locution s'interprète en contexte ; il est de fausse méthode d'arguer d'un autre contexte, où le sens de la locution est adapté à un entourage différent (ce qui se passe sur le champ de bataille n'a rien à voir avec ce qui passe dans les narines !) pour disqualifier un emploi. Le sens des mots n'est pas figé ; il n'est pas aléatoire non plus, mais se modalise en contexte selon la règle de la pertinence. Il reste donc à expliquer $\delta\rho\iota\mu\tilde{\nu}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$. L'émotion qui s'empare d'un individu, précédant les larmes, qu'il tente de contenir, s'annonce par un picotement en haut des narines. C'est déjà ce picotement que le verbe $\tau\acute{\upsilon}\pi\tau\omega$ évoque sous la métonymie de « frapper ». L'adjectif $\delta\rho\iota\mu\tilde{\nu}$ l'exprime de manière concrète, par l'idée de l'âcreté, de ce qui « pique ». L'aède a usé d'une figure (une hypallage) : le *concept* est exprimé par l'adjectif, la *qualification* par le nom ; il suffira de traduire un français par « un fort picotement frappa (se fit sentir) tout en haut des narines ».

Remarque sur $\eta\eta\nu$, vers 343 (à lire $\epsilon\eta\nu$ -v, optatif 3^e personne du singulier, avec v de liaison)

Je considère d'abord tout le propos concernant la vigne :

[...] ὄρχους δέ μοι ὦδ' ὀνόμηνας
δώσειν πεντήκοντα διατρύγιος δὲ ῥέκαστος
 $\epsilon\eta\nu$; $\iota\acute{\epsilon}\nu\theta\alpha$ δ' ἀνὰ σταφυλαὶ παντοῖαι ἔ'ασιν $\eta\eta\nu$ edd. : $\epsilon\eta\nu$ U
ὁππότε δὴ Διφὸς ἰῶραι ἐπὶ βρίσειαν ὑπερθεν.»

« Tu m'as énuméré de cette façon les rangs de ceps pour m'en donner cinquante ; chacun serait ($\epsilon\eta\nu$ -v) à vendanger de bout en bout, à la suite – il y a là toutes sortes de variétés de raisin – chaque fois que les Heures de Zeus (le moment de la maturation) pèseraient au-dessus d'eux » (et, par métonymie, rendraient les grappes lourdes). »

Bérard traduit : « Voici cinquante rangs de ceps, dont tu me fis le don ou la promesse ; chacun d'eux a son temps pour être vendangé, et les grappes y sont de toutes les nuances, suivant que les saisons de Zeus les font changer. » Le verbe $\omicron\nu\acute{o}\mu\eta\nu\alpha\varsigma$ passe à la trappe, $\omega\delta\epsilon$ perd sa valeur modale. Ulysse, en parlant à son père, montre les rangs et $\omicron$ -voμ-άιν-ει les rangs de vigne de la même façon ($\omega\delta\epsilon$) que son père l'avait fait. Le verbe désigne ici une *énumération* (par deux ou par cinq, par exemple) accompagnée, à chaque fois, par la « *nomination* » d'un chiffre (deux, quatre, etc. ou bien cinq, dix, quinze, etc.) à valeur de répartition. Laërte a fait cette opération « pour donner », autrefois, à son fils, des rangs de vigne et non « avec promesse de les donner » (infinitif de but).

La suite forme une phrase, entrecoupée d'une proposition incidente à valeur explicative ; dans la phrase, les deux verbes $\eta\eta\nu$ et $\epsilon\pi\iota\beta\rho\acute{\iota}\sigma\epsilon\iota\alpha\nu$ ont même valeur modale : il s'agit tout simplement d'optatifs, substituts du subjonctif, exprimant la répétition dans le passé (dont le conditionnel français est, en l'occurrence, l'équivalent).

En conséquence ἦν n'est pas un imparfait, mais un optatif ; il doit être lu εἶν. L'aberration orthographique ἦν, dont on voudrait faire une « forme » de l'imparfait, est pour moi l'un de ces indices probants, qui montrent que dans une rédaction primitive des textes homériques, H notait εἶ aussi bien que η (voir mon ouvrage, *Iliade : langue, récit, écriture*, Berne 2007 et l'*Introduction à l'établissement du texte de l'Odyssée ou Le Retour d'Ulysse*, sur ce site).

Fin du chant

Vers 350-412

Ulysse et son père rejoignent Amphinomos, Eumée et Philœtios dans la demeure rustique de Dolios, un métayer, pour partager le repas de la mi-journée.

365-383 : Interpolation : Athéna offre un bain de jouvence à Laërte dans la perspective de la bataille à venir.

Episode du repas (384-412)

Vers 413-469

Eupeithès, le père d'Antinoos, tient Assemblée ; il réussit à convaincre une majorité d'aller attaquer Ulysse et ses alliés « aux champs » (sur le domaine de Laërte).

Vers 473-488

Athéna se concerte avec Zeus sur l'Olympe. Le dialogue renvoie au dialogue entre Poséidon et Zeus, chant 13, après le départ du bateau phéacien. Athéna demande à Zeus s'il veut d'abord favoriser la guerre entre les deux camps ennemis ou s'il veut favoriser l'établissement d'une alliance. Réponse de Zeus (478-486) :

478 « τέκνον ἐμόν τί με ταῦτα διείρῃαι ἡδὲ μεταλλᾷς;
479 οὐ γὰρ δὴ τοῦτον μὲν ἐβούλευσας νόον αὐτῇ
480 ἰὼς ἢ τοι κείνους Ὀδυσσεὺς ἀποτείσεται ἐλθών;
481 φέρξον ἰόπως ἰεθέλεις· φερέω δέ τοι ἰὼς τε φέροικεν.
482 ἐπεὶ δὴ μνηστῆρας ἐτείσατο δῖος Ὀδυσσεύς,
483 ὄρκια πιστὰ ταμόντες ὁ μὲν βασιλευέτω αἰεὶ,
484 ἡμεῖς δ' αὖ παίδων τε κασιγνήτων τε φόνοιο
485 ἔκκλησιν θέωμεν· τοὶ δ' ἱαλλήλους φιλεόντων
486 ἰὼς τὸ πάρος πλοῦτος δὲ καὶ εἰρήνῃ ἄλις ἔστω.»

Nous n'allons pas prendre pour argent comptant cette réponse *de Zeus*, qui a suscité de nombreuses discussions savantes. Elle comporte deux vers qui pourraient laisser supposer que Zeus est intellectuellement incohérent et que, en tant que sujet de la langue grecque, sur le plan grammatical, il est gravement incompétent.

Vers 481, il invite Athéna à faire ce qu'elle veut et ajoute : « Je vais te dire ἰὼς τε¹ φέροικεν », « ce qu'il est vraiment convenable » (de faire). Entre les deux propos, il y a une contradiction manifeste. Zeus ne peut pas, dans un seul souffle, dire à Athéna : « Fais ce que tu veux », puis ajouter : « Je vais te dire ce qui est vraiment convenable de faire ». Ce qui est vraiment (ou absolument : emploi du parfait) convenable, c'est ce qu'Athéna devra faire, et c'est d'ailleurs ce qui se passera.

Considérons ensuite la solution que propose Zeus : « ἐπεὶ δὴ μνηστῆρας ἐτείσατο δῖος Ὀδυσσεύς, ὄρκια πιστὰ ταμόντες ὁ μὲν βασιλευέτω αἰεὶ, ἡμεῖς δ' αὖ παίδων τε κασιγνήτων τε φόνοιο ἔκκλησιν θέωμεν· τοὶ δ' ἱαλλήλους φιλεόντων... » La syntaxe de

¹ J'adopte la correction de Nauck pour ἐπ-.

cette suite de syntagmes est gravement perturbée par l'emploi d'un participe au pluriel qui devrait s'accorder, selon les usages grecs anciens, avec le groupe le plus proche qu'il détermine, en l'occurrence avec un singulier, ὁ μὲν βασιλευέτω αἰεὶ... Ὁ μὲν... renvoie à un être humain, *Odusseus* ; son corrélat est un « sujet » au pluriel, deux divinités, Zeus et Athéna. Le participe ταμώντες, décrivant une action dans laquelle Zeus et Athéna seraient censés jouer un rôle singulier, ne peut avoir en vérité, pour agent, que des êtres humains. En aucun cas, les dieux n'assument, avec les hommes, les gestes rituels d'un sacrifice : ils en recueillent les fumées. On coupe une victime sacrificielle en deux à l'occasion d'un rite particulier, qui est ici évoqué, celui d'un pacte. Il ne peut y avoir de pacte qu'entre deux parties égales, entre deux rois, deux peuples, jamais entre les dieux et les hommes. Le vers 483 est une monstrueuse infraction, et non un « slightly inconcinnity » (lack of suitability or congruity), comme l'affirme Heubeck (*Commentary*...III, chant 24, aux vers), à la grammaire du rite et à celle de la langue. Il a été l'instrument, dans récit qui visait l'abolition de la royauté, d'une tentative de restauration de la royauté, avec caution du « souverain » des dieux et de la grande patronne d'Athènes. Il y a longtemps que l'intrus aurait dû être dénoncé, et tout simplement jeté à la poubelle, avec le vers 481, qui témoignerait au mieux de la sénilité de Zeus, à un moment où Athéna a besoin de toute sa lucidité. L'emploi de κείνους au vers 480, censé désigner un groupe d'individu situé au loin, et qui renvoie en réalité au groupe dont l'aède vient de parler, rend suspects les deux vers 479-480.

Rendu à sa plus simple expression, le propos de Zeus recouvre toute sa force :

478 « τέκνον ἐμόν τί με ταῦτα διείρεαι ἡδὲ μεταλλάς;
 479
 480
 481
 482 ἐπεὶ δὴ μνηστῆρας ἐτείσατο δῖος Ὀδυσσεύς,
 483
 484 ἡμεῖς δ' αὖ παίδων τε κασιγνήτων τε φόνον
 485 ἔκλυσιν θέωμεν, τοὶ δ' ἰαλλήλους φιλέοντων
 486 ἰὼς τὸ πάρος, πλοῦτος δὲ καὶ εἰρήνη ἅλις ἔστω.»

« Mon enfant ! Qu'as-tu à m'interroger là-dessus et à me sonder ! (= La réponse est évidente, et tu la connais toi-même). Puisque le redoutable *Odusseus* s'est vengé des prétendants (a fait payer leurs exactions), nous, de notre côté, établissons (comme une disposition fondamentale) que le meurtre des enfants et des frères sera oublié, eux, de leur côté, qu'ils établissent des alliances entre eux comme auparavant : qu'ils s'en tiennent à la richesse que leur procurera la paix. »

L'essentiel, pour nous, est de comprendre que c'est une seule et même entreprise que de mettre un terme à la justice vindicatoire et à la royauté ou, pour le dire autrement, au règne de l'unique.

Vers 489-502

Les deux camps sont prêts de s'affronter. Les vers 503 à 536 sont également à jeter à la poubelle : dans le *Retour d'Ulysse*, Athéna n'apparaît jamais en habit de Mentor. L'interpolateur décrit une bataille – dans laquelle Laërte rajeuni se serait illustré – dont, nous le savons, Zeus ne voulait pas.

Vers 502 ; 537-547

502 τοῖσι δ' ἐπ' ἀγχίμολον θυγάτηρ Διφὸς ἦλθεν Ἀθήνη...

[... : Athéna en habit de Mentor]

[... : Récit de bataille dont Zeus avait refusé la légitimité ; Laërte rajeuni y aurait tué Eupéithès !]

537 σμερδαλέον δ' ἐβόησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς
538 οἴμησεν δὲ φαλὴς ἰὼς τ' αἰετὸς ὑψιπετήφεις.
539 καὶ τότε δὴ Κρονίδης ἀφίει ψολόφεντα κεραυνόν
540 καὶ δ' ἔπεσε πρόσθε γλαυκῶπιδος ὀβριμοπάτρης.
541 δὴ τότε Ὀδυσσεύς προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·
542 « διφρογυνὸς Λαερτιάδῃ πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ
543 ἴσχεο παῦε δὲ νεῖκος ὁμοῖου πτολέμοιο
544 μὴ πῶς τοι Κρονίδης κεχολώσεται εὐρύοπα Ζεύς.»
545 ἰὼς φάτ' Ἀθηναίη ὃ δ' ἐπέειθετο χαῖρε δὲ θυμῷ.
546 ὄρκια δ' αὖ κατόπισθε μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκε
547 Παλλὰς Ἀθηναίη κούρη Διφρὸς αἰγιόχοιο.

[... : Athéna en habit de Mentor]

C'est *Odusseus* qui est le plus prompt à s'élancer en poussant un cri de guerre : le foudre de Zeus l'arrête. Athéna lui explique ce que signifie la manifestation de Zeus : « N'entretiens pas les querelles qui attisent la guerre ὁμοῖου. Zeus pourrait s'en irriter au plus au point (emploi du parfait) », c'est-à-dire « te réduire en cendres ».

Façon de dire que seule l'autorité de Zeus a pu conduire *Odusseus* à renoncer définitivement à l'exploit guerrier, dont la royauté est la récompense, ou façon de dire que le renoncement à la royauté a pour lui l'appui du souverain des dieux et des hommes ? L'effet est le même.

Sous l'autorité d'Athéna – où cela pouvait-il être si ce n'est à Athènes ? – les deux partis (le parti de l'aristocratie équestre, des grands propriétaires, d'un côté, celui du *dēmos* de l'autre), scellent un pacte, qu'ils s'engagent, sous serment, à respecter.

Analyse narrative : scènes de reconnaissances, chants 23 et 24

Il y a trois reconnaissances importantes du héros revenu dans l'ensemble du récit (ni la scène de la reconnaissance de la cicatrice par Euryklée ni la scène avec Eumée et le bouvier, avant le combat, ne sont à mettre au même niveau que les confrontations entre le mendiant et Eumée, Pénélope et Laërte).

Eumée, chant 14, Pénélope, chant 23, Laërte, chant 24

Le dialogue entre Eumée et le « mendiant » du chant 14 offre un premier éclairage pour comprendre les deux dialogues suivants, avec Pénélope aux chants 19 et 23, avec Laërte au chant 24. Devant son serviteur, Ulysse parle ouvertement : il s'attend à être accueilli en tant qu'*Olutheus*, en tant que *wanax*, certes, répartiteur des richesses, mais également « guerrier ». Eumée n'entre pas dans son jeu, et lui fait entendre que son épouse ne l'accueillera pas à ce titre-là. Dès lors, devant son épouse, Ulysse devra ruser.

Pénélope sait que l'homme qu'elle a sous les yeux (d'abord, sous l'aspect du mendiant – autrement elle n'aurait pas proposé le concours de l'arc –, puis après le massacre) est bien son mari ; dans la première rencontre, avec son mari déguisé en mendiant, elle ne réussit pas à obtenir qu'Ulysse se désigne à elle par son nom, c'est-à-dire lui dise à quel titre il voulait être accueilli. Alerté par Eumée, Ulysse laisse entendre qu'il revient en tant qu'*Odusseus*, mais porteur de valeurs guerrières. Il recourra à une

arme, emblème d'élection royale, pour se débarrasser d'usurpateurs. Dans la seconde scène (chant 23), elle le fait parler pour attester son identité par un signe qu'elle seule et son mari connaissent. Elle n'appelle ce dernier par son nom, *Odusseus*, que lorsqu'elle est certaine de son identité. Elle fait longuement la bête pour retourner à son mari son refus de déclarer son nom lors de la rencontre précédente. L'ironiste, dans cette circonstance, c'est elle. Il semble alors qu'Ulysse « rende les armes » et se « résigne » à jouer pacifiquement le rôle d'un wanax, sans titre royal.

Les deux premiers épisodes ont pour thèmes un signe de reconnaissance et *l'usage du nom* ; Eumée refuse d'admettre l'identité que son maître veut se voir donnée. Au chant 19, Pénélope fait tous ses efforts pour arracher à son interlocuteur un nom. Elle fait semblant de ne pas croire à l'identité du vainqueur sur les prétendants avec celle de son mari ; elle ne nomme Ulysse que lorsqu'un signe certain lui a permis de l'identifier comme Ὀδυσσεύς, non plus l'homme marqué par la « dent du sanglier », mais le « conducteur » des fruits de l'olivier, le maître des navires affectés aux échanges des marchandises (huile notamment contre blé).

La rencontre avec le père est une variation sur les mêmes thèmes, un signe de reconnaissance associé au nom, déclaré ou tenu secret. Ulysse est définitivement fixé à un nom, *Odusseus*, se souvenant clairement, cette fois, qu'il a été un jour adoubé par son père « maître des fruits ».

Dans le récit qu'il fait à son père d'une rencontre, fictive, entre lui, qui se donne pour un étranger et Ulysse, jamais Ulysse ne désigne son hôte imaginaire par son nom ; cet hôte ancien lui a dit que son père, c'est « Laërte fils d'Arkeisias ». Laërte, dans sa réponse et dans ses questions, n'emploie pas non plus le nom de son fils ; il n'articule pas le nom Ὀδυσσεύς ; il le désigne comme ἐκεῖνον // σὸν ξένον δύστηνον, ἐμὸν παῖδ', εἴ ποτ' ἔην γε, « celui-là, ton hôte, un malheureux, mon enfant, si alors c'était bien lui du moins. » (288-9). Ulysse ne se désigne par son nom qu'au moment où il répond à deux questions du vieillard : « Mais où est donc ton navire ? Combien d'années se sont passées depuis sa visite ? » « Ὀδυσσῆφι τόδε δὴ πέμπτον φέτος ἐστίν » « Pour Ulysse, c'est la cinquième année (depuis qu'il est parti de là-bas...) » (309). Il continue en expliquant que son hôte est parti sous de bons augures ; il conclut que « son cœur lui fait espérer » qu'ils se rencontreront encore. Pour signifier cette rencontre, Ulysse emploie le verbe μείξασθαι, qui comporte clairement le sens de « s'unir ». Ce que son cœur (et désir) lui fait espérer, c'est que son père est désormais prêt pour « unir » le nom, non pas *Odusseus*, mais *Olutteus*, à sa personne ; il n'est pas possible qu'il ne le reconnaisse pas, que l'usage de son nom propre ne suscite pas la reconnaissance de l'unique porteur de ce nom propre. Au lieu de cela, le père s'assombrit, prend de la cendre brûlante, se la déverse sur la tête en poussant de profonds gémissements. Le geste rituel est un geste de deuil : le fils que j'attends, *Odusseus*, est bel et bien mort, pense Laërte ; c'est l'aspirant à la royauté, autrement dite tyrannie, qui revient.

Ulysse est envahi par l'émotion et se fait reconnaître à ce moment comme le fils (« Pourquoi continuer à faire souffrir un vieillard ? ») (321) : « Je suis moi-même, père, celui à la présence de qui tu aspires (μεταλλᾶις : l'emploi de ce verbe commente le geste rituel qui précède) ». Il ne se désigne pas encore par son nom. Ce n'est pas le moment de pleurer, poursuit-il à l'adresse de son père. Il faut faire vite : « j'ai tué tous les prétendants (κατέπεφνον) dans notre demeure ». Autre façon d'affirmer son identité guerrière.

Laërte veut encore s'assurer de l'identité de ce fils qui l'a soumis à une épreuve ; il lui retourne son épreuve.

εἰ μὲν δαὶ Ὀδυσσεύς γε, ἐμὸς πάρις, εἰλήλουθας
σῆμά τί μοι νῦν εἰπὲ ἀριφραδές, ὄφρα πεποιθῶ.

Ulysse devant son père se retrouve dans une situation analogue à celle qui a déjà été la sienne devant Pénélope : « Très bien ! Tu viens de tuer tous les prétendants, de leur faire payer toutes leurs exactions. Cela ne me prouve pas encore que tu es *le fils que j'attends* ». Il importe de ne manquer aucune des articulations de l'expression : « Si c'est du moins bien toi, *Oduseus*, mon *pawis*, que voici parvenu au terme d'un parcours (qui te ramène à moi), (alors) dis-moi à partir de maintenant quelque signe sans ambiguïté aucune, qui m'en convainque parfaitement ».

Tu me dis que je suis ton père ; pour preuve, tu m'annonces que tu viens de massacrer tous les prétendants et que tu nous as vengés de leurs exactions. La preuve que ce fils que tu prétends être, c'est *du moins* Ὀδυσσεύς, sera faite et me convaincra lorsque tu m'en auras donné un signe évident. Alors son interlocuteur mentionne la blessure reçue sur le Parnasse de la défense d'un sanglier, mais avec le sentiment que ce n'est pas là le signe désiré. Comme en présence de son épouse, lui revient alors en mémoire une scène d'autrefois : il rappelle à son père, et reproduit l'opération telle qu'elle a été réalisée, le don d'arbres fruitiers à une époque où il était πάρις, « enfant » ou plutôt adolescent, jeune encore sous tutelle paternelle.

Relation en chiasme : Pénélope prononçait le nom Ὀδυσσεύς après qu'elle avait obtenu le signe manifeste de son identité, dont elle obtenait l'aveu à son insu à lui, par un σῆμα infallible ; le père prononce le nom au moment de demander un signe manifeste qui aura justement pour fonction de l'authentifier. C'est comme si le père disait : le retour de mon enfant ne me suffit pas ; il me faut identifier Ὀδυσσεύς. Dans sa réponse, Ulysse donne le signe le plus probant ὀνομαίνων (en « employant les (mêmes) noms ») que son père autrefois ὠνόμηνε : or ces noms, ce ne sont pas ceux des arbres, mais des « chiffres » (13, 10, 40, 50) et une façon de les regrouper pour compter. Eux seuls peuvent constituer une preuve. Dans la relation à Pénélope, une souche d'olivier fait la preuve de l'identité d'Ulysse, dans sa relation à son père, des arbres fruitiers et des rangs de vigne sont le chiffre de son identité.

(Si l'on confère aux lettres du nom ΟΔΥΣΕΥΣ les valeurs des lettres de l'alphabet, on obtient le nombre 100, soit le total formé par les trois derniers nombres de l'énumération) ; treize correspond à la lettre N ; ajoutée au nom ΟΔΥΝΣΕΥΣ, elle en révèle l'une des composantes fondamentales avec laquelle l'aède de l'*Odyssée* joue, celle de la « douleur de l'accouchement ». Plus fondamentalement, peut-être, Ulysse doit « accoucher » de son identité. Un autre jeu est possible, ΟΔΥΣΝΕΥΣ, « celui qui attire à soi le navire » : Ulysse a accompli son exploit par excellence chez les Phéaciens, ces descendants de Poséidon, dont il a su obtenir le navire qui le reconduirait à Ithaque. Dans la bouche de Pénélope, Ulysse est le donneur de vie, dans la bouche de son père, il est le conducteur du navire (garant de son retour).

Ainsi Ulysse confirme son identité par des signes que seuls son père et lui-même connaissent et il le fait par un acte de « nomination » : en nommant des nombres, il se nomme. Il s'authentifie comme porteur du nom Ὀδυ(σ)σεύς. Ce sont diverses opérations sur le nom Ὀδυ(σ)σεύς qui organisent la construction de l'*Odyssée*.

La reconnaissance de l'identité n'est pas physique, elle est, au sens propre, symbolique : elle renoue un contrat. Elle permet de rattacher Ulysse à son passé et à sa terre et, en même temps, à son retour, de boucler le retour sur le passé du mariage et du jardin (et non celui de la guerre). Ni pour Pénélope, ni pour Laërte, ni d'ailleurs pour Eumée, l'exploit guerrier n'est un signe de reconnaissance. Par l'emploi du parfait εἰλήλουθας, Laërte, le père, établit un lien étroit entre l'accomplissement d'un parcours

qui a permis de ramener son fils à Ithaque et une identité : il revient « en tant que Ὀδυσσεύς » ; à ce moment, le père « renomme » son fils ; il modifie le sens de son nom. Pour lui, il n'est pas « objet de haine » ; il est « le conducteur du navire », celui qui a réussi à « attirer à soi le navire » qui le reconduirait dans sa patrie. Car il est implicite, pour le père, que son fils n'est pas revenu dans sa patrie sur le navire sur lequel il est parti. (Voir le lien des arbres fruitiers avec la royauté : Détienne, *Les dieux d'Orphée* ; mais justement, le lien aux arbres fruitiers disqualifie la prétention à la royauté).

La scène de reconnaissance entre le père et le fils est le terme de celles qui précèdent, celle qui en indique la pointe : l'homme qui est revenu, c'est bien Ulysse, mais transformé sur le plan des valeurs ; par-delà son passé héroïque – de combattant de Troie – Ulysse renoue ses liens avec la terre donneuse de fruits (olive / arbres fruitiers / vigne) et affirme son lien avec le monde de la navigation. Son retour annonce un âge d'or. La rencontre avec le père marque le terme de la métamorphose odysseenne. Elle achève un parcours dans lequel il s'agit, pour un personnage, de faire reconnaître non ce qu'il était, mais *ce qu'il est devenu*. En trois étapes, trois personnages, Eumée « le bon accoucheur », l'épouse, le père mettent au monde un homme nouveau ; que le dernier personnage soit celui qui ne reconnaît absolument pas son fils, ni à ses traits physiques, ni à travers un exploit guerrier, à la différence de ceux qui précèdent, qu'il ne le reconnaisse qu'à travers des « chiffres », cela ne peut s'expliquer que comme un *climax* calculé. Cette scène de reconnaissance a également la structure d'une *historié*. L'invisible est attesté par des ὀνόματα qui confirment que celui qui se dit Ulysse est le porteur authentique du nom Ὀδυσσεύς.

Enfin, qu'Ulysse soit reconnu dans son identité en tant qu' « accoucheur » et « conducteur de navire » (ΟΔΥΝΣΕΥΣ / ΟΔΥΣΝΕΥΣ) me paraît en affinité étroite avec une thématique des scènes de reconnaissance. Le guerrier n'est pas le signe caractéristique du personnage ; par les arbres, son lien est au monde des « fruits » (au monde de la production), par le navire, au monde des échanges. En tant que fils de « Laërte », de « Qui soulève la pierre », Ὀδυσσεύς est celui qui achève l'œuvre de Solon.

(Pour le nom ὀδυσσεύς, je reprends l'explication de Palmer, déjà proposée par Curtius, d'une dérivation de *o-du-kj-*, sur le thème *duk-* « attirer à soi », « conduire ». Je pense toutefois que *o* représente ὅ = *sm-* « au même endroit », « en rassemblant »).

Lire un texte

Quelles remarques générales ferai-je à partir de là sur la lecture d'un texte ?

Pour moi, la première démarche doit s'attacher à la mise en évidence d'une organisation textuelle, si nous avons affaire à un récit, selon les règles de construction d'un récit. Nous devons, dans ce cadre narratif en l'occurrence, reconnaître le type de scène qui fait l'objet de notre étude. Au chant 24 de l'*Odyssée*, la rencontre entre Ulysse et son père Laërte est une « scène de reconnaissance » (annoncée comme telle par le héros, qui s'interroge, et décide qu'il soumettra son père à une épreuve pour savoir s'il est reconnaissable) (vers 216-218). Mais ce titre « scène de reconnaissance » est trop général. De quelle reconnaissance s'agit-il ? Du renouvellement d'une connaissance entre individus (l'épouse reconnaît son son époux, le père son fils) ? Ou d'une nouvelle identification de ce qui a été oublié ? Dans ce cas, la reconnaissance est du type de celle qui a lieu dans une séance analytique : un sujet est reconduit vers lui-même. Ulysse est rendu à celui qu'il avait oublié, parce que pour l'être il lui fallait traverser les épreuves de l'existence. Ce qui était au début, à titre de potentialités, ne sera là encore à la fin que si le sujet est capable d'endurer la distance de lui-même au meilleur de lui-même.

Il est plusieurs scènes de reconnaissances marquantes dans le même récit.

Entre ces scènes, existe-t-il un lien thématique ? Comment sont-elles organisées ? Le lien entre elles est-il organique ? Les scènes renvoient-elles les unes aux autres ? La dernière ajoute-t-elle à ce qui précède un apport nouveau ? De quel type ? Intéressant, secondaire, futile, etc. ? Bref, les trois scènes forment-elles entre elles un système significatif, c'est-à-dire un système tel que leur coprésence est nécessaire pour comprendre la valeur que l'aède a voulu conférer à la « scène de reconnaissance » dans son récit global.

Ce travail d'analyse préalable montre, en l'occurrence, que le lien de la scène de reconnaissance du chant 24 aux deux scènes précédentes est intrinsèque, que sa présence offre un éclairage essentiel pour comprendre « quelle reconnaissance » de son personnage par le lecteur ou l'auditeur l'aède recherche. Elle est donc partie intégrante d'un récit construit autour de trois scènes de reconnaissance. Les scènes des chants 14, 19 et 23 ne vont pas sans elle. Ce ne peut donc être une scène rédigée après coup, encore moins longtemps après la composition des deux premières scènes.

A partir de là, il est possible de passer à l'examen de la « diction », du « langage », en se méfiant de ses propres préventions sur ce que l'on estime devoir être « la langue d'Homère ». Pour cet examen, de quels outils disposons-nous ?

Le premier est la connaissance de la langue avec laquelle l'aède construit son récit ; en l'occurrence, cela signifie

1 Une connaissance phonétique : si nous ne pouvons savoir exactement comment les phonèmes étaient prononcés, en revanche, une appréhension claire des règles de syllabation est indispensable puisque c'est sur ces règles que s'appuie la construction du vers isométrique. Ce vers implique une opposition entre syllabes longues et syllabes brèves. La définition de la longueur de la syllabe est simple : est brève toute syllabe qui se termine par une voyelle brève. Tout le problème, ensuite, est de savoir comment l'aède peut modifier une syllabe longue en syllabe brève ou réciproquement. Il le peut par deux procédés essentiellement :

- la liaison (qui permet de détacher une consonne de la voyelle qui précède, ou le second élément d'une diphtongue) ;
- l'agglomération ou, au contraire, dans une suite de consonne, la discrimination qui permet de rattacher la première des deux consonnes discriminées à la voyelle qui

précède, et, ainsi, d'obtenir une syllabe longue. Peuvent former un agglomérat deux consonnes dont l'une des deux est continue (r, l, w, j, s) ou même trois consonnes dont deux au moins sont continues (-ndr-, par exemple ; -gvn-) ; la suite peut être constituée de trois consonnes continues (-mvr-).

2 Une réflexion sur la représentation graphique des phonèmes. C'est une naïveté que de croire qu'il y a relation biunivoque entre les éléments des deux ensembles, phonétique et graphique, et d'en déduire que le nombre des graphèmes représente de manière adéquate le nombre des phonèmes. A. Blanc a montré que Z dans ἄρίζηλος et χαμαίζηλος représente, dans le premier cas /dj/, dans le second cas /sd/ (-ζηλος, dans le premier cas, est formé sur -δειελος, dans le second cas sur σδηλος – radical *sd- / *sed-, « être assis », « faire le siège de »). Il est possible de montrer que cette ambiguïté concerne toutes les graphèmes consonantiques complexes (Θ ; Ζ ; Χ ; Ψ ; Φ) et les deux graphèmes « vocaliques » Η et Ω. Faire l'hypothèse de ces représentations complexes permet de résoudre la lecture de certaines figures de mots transmises (HHN pour EIHN) et d'épargner l'hypothèse de formes grammaticales fictives (double augment ou augment interne dans le cas de formes du type ἐώκει). Cela permet de comprendre pourquoi un aoriste πέστο (« il s'était revêtu », vers 227) a été transcrit ἔστο : le texte primitif en majuscules portait ΗΣΤΟ ; dans l'ignorance où l'on était du code graphique antérieur à la réforme de 403, Η a été interprété comme une marque de l'aspiration et non la comme la transcription de πε- Je peux affirmer que ce type de confusions est fréquent.

3 Une réflexion sur la construction du sens en langue (une compétence dans l'analyse sémantique). On ne peut, notamment, arguer de la non-pertinence dans l'emploi d'un mot (ex : προὔτυψε) par une comparaison avec un emploi du même mot dans un contexte descriptif complètement différent. Une certaine conception de la formularité a été, de ce point de vue, fort préjudiciable : les analystes des formules ont une conception mécaniciste du fonctionnement sémantique ; ils travaillent avec l'hypothèse que le sens même des formules et leurs contextes d'emplois étaient figés, stéréotypés. S'il en était ainsi, les êtres humains apprendraient peut-être à parler ; ils n'innoveraient jamais et l'invention de la langue elle-même serait inexplicable.

Les figures de mots font partie de la construction du sens (métaphore, métonymie, hypallage, etc.). Lire c'est faire des hypothèses sur la valeur d'un mot en contexte : un adjectif peut avoir valeur de nom, un nom valeur d'adjectif, etc.

4 Une réflexion sur la grammaire de la phrase (la syntaxe, les relations entre les groupes), les diverses valeurs du verbe (temps, aspect, mode), les modalisateurs du propos (négation, restriction, interrogation, emphase, etc.)

Je reprends la dernière phrase commentée :

ὄρχους δέ μοι ὦδ' ὀνόμηνας
δώσειν πεντήκοντα, διατρύγιος δὲ ἕκαστος
ἦεν; ἔνθα δ' ἀνὰ σταφυλαὶ παντοῖαι ἔασιν,
ὁππότε δὴ Διὸς ὦραι ἐπιβρίσειαν ὑπερθεύ.

Travaillons avec la ponctuation adoptée : la première difficulté est de définir le statut de ὦδε et de l'infinitif δώσειν ; ce dernier ne peut être que complément de but dépendant de ὀνόμηνας ; pour comprendre ὦδε, il faut se rappeler qu'il est un déictique repéré par la personne qui parle (il doit s'interpréter au niveau de l'énonciation et non simplement de la phrase) ; son emploi oblige le lecteur à imaginer que le locuteur, Ulysse, fait un geste qui répète celui que son père, autrefois, avait fait ; il désigne de la

même façon que son père des rangs de ceps (deux ou trois) et il les compte de cette façon jusqu'à cinquante ; d'où l'on traduira : « Tu m'as nommé de cette façon (désigné) des rangs de ceps pour (en) donner cinquante ». Si ce compte avait été une promesse de don, cela aurait été dit explicitement : l'acte de donation consiste dans le comptage ; sur un ensemble plus vaste, le père « compte cinquante rangs » δώσειν, « pour les donner ». On ne peut comprendre ce qui est dit, hors situation, sans construire une représentation de la situation et sans construire également des implications (le comptage a sens de donner). Il faut être un sujet appartenant à la langue du locuteur pour comprendre le sens exact de διατρύγιος (que l'on peut vendanger à travers le temps, progressivement). Toutefois ce sens est pour ainsi dire expliqué en contexte : en remontant les rangs (ἐνθα ἄνῳ) on découvre différentes espèces de raisins ; on en déduit qu'ils ne mûrissent pas au même moment. Etant donné la valeur sémantique que comporte ὥραι (« moment de la maturation », « moment de la récolte ») les Διὸς ὥραι sont les jours ensoleillés qui conduisent les fruits à maturation. Je laisse de côté une difficulté, qui n'est pas grammaticale, mais sémantique (l'emploi de la métonymie ἐπιβρίσειαν ὑπερθεν).

Le dernier vers est introduit par ce que l'on nomme conventionnellement une conjonction de subordination. Nécessairement la proposition qu'elle introduit se rattache à un autre groupe (de la même façon qu'un groupe nominal introduit par une préposition). Le sens exclut qu'il se rattache à la proposition incidente précédente : d'une part, la variété du raisin ne dépend pas du moment de maturation (!), d'autre part le temps et le mode du verbe dans ce groupe (présent duratif indicatif : les grappes appartiennent en permanence à diverses variétés, elles ne varient pas à cause de la maturation) sont incompatibles avec l'optatif de la subordonnée ; le groupe introduit par ὅποτε se rattache nécessairement à διατρύγιος δὲ καστός ἦεν ; la ponctuation introduite après « ἦεν » est donc absurde ; elle est le signe d'une mésintelligence de la syntaxe.

Dans ce groupe, une forme de l'imparfait est-elle possible ? Ecrivons les deux groupes mis en relation, sans la proposition incidente : διατρύγιος δὲ ἕκαστος ἦεν, ὅποτε δὲ Διὸς ὥραι ἐπιβρίσειαν ὑπερθεν. Rattachons le tout à la proposition initiale : « Tu m'as désigné de cette façon les rangs de ceps pour m'en donner cinquante ; chacun était objet de vendange successivement, chaque fois que les heures de Zeus pèseraient au-dessus. » La langue homérique n'exclurait pas absolument cette façon de parler ; il faut avouer qu'elle ne serait pas très heureuse. En tout état de cause, l'emploi d'un optatif de même valeur, itérative, que celui qui est employé dans la subordonnée conviendrait parfaitement. Supposer un imparfait, c'est en supposer une forme aberrante ; il est impossible de rendre compte de sa morphologie. L'hypothèse la plus obvie, c'est que ἦεν est une erreur de transcription pour εἶεν.

Il existe, rétorquera-t-on, trois autres occurrences d'emploi de ἦεν, une dans l'*Iliade*, deux autres dans l'*Odyssée*. Il nous faut donc les examiner.

Il. 806-808

ἀλλ' ὅτε δὲ κατὰ νῆας Ὀδυσσεὺς θείοιο

ἶξε θεῶν Πάτροκλος, ἵνα σφ' ἀγορή τε θέμις τε

ἦεν, τῇ δὲ καὶ σφι θεῶν ἐτετεύχато βωμοί...

L'erreur est ici de considérer que ἵνα a nécessairement une valeur locative (« là où ») ; une valeur finale convient aussi bien pour le sens. « Mais, lorsque, en courant, Patrocle eut traversé l'espace des navires du divin Ulysse – afin qu'il y eût pour eux Assemblée où arrêter des décisions, à cet endroit justement avaient aussi été bâtis des autels – alors Eurypyle l'arrêta dans sa course. » Εἶεν, par ailleurs attestée dans les

manuscripts, est la forme requise. On construira donc : (ἵνα σφ' ἀγορή τε θέμις τε / εἶεν τῇ δὴ καὶ σφι θεῶν ἐτετεύχαιο βωμοί).

En revanche, les deux autres occurrences de l'*Odyssée*, sont des imparfaits ἦεν (conformément à l'hypothèse que faisait Schulze ; voir aux vers, van der Mühl, *in apparatu*). Dans les deux contextes, la formulation est analogue (je corrige ἦην > ἦεν).

Od. 19, 283

[...] καὶ κεν πάλοι ἐνθάδ' Ὀδυσσεὺς

ἦεν, ἀλλ' ἄρα οἱ τό γε κέρδιον εἶσατο θυμῷ...

« Et Ulysse serait là depuis longtemps, mais il lui apparut préférable... », d'accumuler des richesses avant de revenir ;

Od. 23, 316

[...] οὐδέ πω αἶσα φίλην ἐς πατρίδ' ἰκέσθαι

ἦεν, ἀλλὰ μιν αὖτις ἀναρπάξασα θύελλα

« Il ne lui était pas encore imparti d'atteindre sa patrie, mais à nouveau ... »

Il est inutile de supposer un vers *lagaros* (« courtaudé ») : la syllabe –en est longue parce qu'elle est fermée ; elle est fermée parce que l'aède ne fait pas la liaison avec le mot qui suit, devant lequel il marque une pause, renforçant la valeur d'opposition de ἀλλά (je vous rappelle la suite γάμος ἐπεὶ). Dans ces deux cas, le texte primitif portait, par hypothèse HHN (les copistes ont supposé que c'était-là une forme ancienne de l'imparfait, plutôt qu'ils ne l'ont inventée eux-mêmes ; ils ont recopié ce qu'ils lisaient ; les grammairiens ou éditeurs alexandrins n'ont pas corrigé non plus ce qu'ils lisaient en raison de l'illusion où ils étaient que, devant voyelle, –en était nécessairement une mesure brève dans l'épopée ancienne). Dans les autres contextes odysseens, –en de ἦεν est soit au dernier pied de la dernière mesure, soit bref (devant voyelle). Il est donc probable que c'est l'écriture HHN qui a été corrigée ἦεν partout où le mètre requérait une seconde syllabe brève, qu'elle a été maintenue dans les deux seules occurrences où elle est longue. Pourquoi donc cette écriture HHN ? L'aède articulait la forme avec aspiration (/E:-hen/) ; le premier H note /E:/, le second la syllabe aspirée /he/. Quant à HHN = εἶεν, il laisse soupçonner que l'aède articulait /ej-je-n/ qui provient de **es-j-en* > **ej-jen* (ι représente la semi-voyelle palatale et non la simple voyelle).

Bref « l'imparfait » HHN est mis pour ἦεν ou εἶη-v ; il n'a pas d'intérêt morphologique (il n'est pas un cas singulier de formation de l'imparfait) ; en revanche, il est une figure graphique éminemment instructive : celle-ci ne se comprend que si nous faisons l'hypothèse que H est un homographe (un graphème représentant plusieurs phonèmes), en l'occurrence de /E:/, /he/, /ej/, /je/ ; elle nous découvre une particularité de la prononciation ; l'aspiration et la semi-voyelle palatale /j/ faisaient partie de la langue de l'aède. L'aspiration rattache ce dernier à l'espace ionien occidental (Eubée ou Attique) ; il apparaît en outre que l'articulation de la semi-voyelle palatale faisait également partie de la langue épique ; le phonème n'a donc pas disparu du grec à la fin du second millénaire avant J.-C., comme on croit pouvoir le conclure à partir des documents mycéniens et d'une absence apparente de graphème qui le représente.